

### **Edito**

Je continuerai de croire que toute représentation théâtrale est susceptible d'attacher un bout de sens au chaos du monde. Comment ne pas être déclaratif quand ce monde est devenu un immense abattoir et un égout à déverser du langage ? Les présences de Bond, Reznikoff, Brecht, Müller, dans cette proposition pour 97/98, témoignent de cette volonté de comprendre, de créer encore plus de compréhension, de regagner un peu d'humanité. Nous sommes citoyens du siècle qui a produit Auschwitz et Hiroshima, inhumains nous l'avons été, mais nous avons aussi le siècle qui vient à construire. Adorno a écrit que la poésie n'était plus possible après les bombes et les camps, elle l'est toujours, mais en enfer, avec les grands poètes qui sont nos guides parmi les ruines. Ces dramaturgies-là ne font pas forcément salle pleine tous les soirs, elles devraient être pourtant l'unique préoccupation du théâtre de service public. J'entends les reproches de catastrophisme, je lis que tout ça est noir, froid, sans générosité. Comme si le sens ne pouvait pas aller avec le plaisir et la jubilation ! Un des sophismes employés est de prétendre que les publics déprimés ont besoin d'être divertis, doivent oublier. Je crois au contraire que le public a le droit d'avoir accès à un théâtre qui ne soit pas simplifié, ni réduit, ni réconfortant, à un théâtre qui produise du paradoxe et d'où l'on sorte en ayant faim de changement - à un théâtre qui nous maintienne "aux aguets". Et je souhaite que le Théâtre national de la Colline reste un lieu de la pensée en mouvement, un lieu où un peu de sens essaie d'être constitué.

Alain Françon